

Disciplines et indisciplines de la littérature¹

Laurent DUBREUIL, Pierre-Victor HAURENS,
Edgar HENSSIEN et Anthony MANGEON

Pierre-Victor Haurens : Une question très importante, dans votre travail, est celle de la discipline, des frontières disciplinaires, et de l'indiscipline de la pensée. Qu'est-ce qui constitue selon vous la particularité du principe d'indisciplinarité, ou de l'indiscipline telle que vous la concevez ? Quelle différence établissez-vous entre l'interdisciplinarité et l'indiscipline dans votre manière de penser ?

Laurent Dubreuil : L'interdisciplinarité part d'un principe collectif, classique, encyclopédique. On peut appeler cela le savoir polymathe, ou la polymathie, qui est une conception ancienne de l'enseignement en France, porté par les jésuites, déjà, et qui va se trouver théorisée ensuite, dans la deuxième partie du XIX^e siècle, sous l'appellation de culture générale. Ce système polymathique, encyclopédique est inscrit dans la longue durée, et il est évidemment dans une forme de tension avec la manière dont le savoir est organisé dans l'université, surtout après la mise en place de son modèle humboldtien en Allemagne. Ce dernier fut un des ferments fondamentaux dans la refonte du savoir universitaire et la mise en place des disciplines au sens moderne, partout dans le monde, de la Grande-Bretagne aux États-Unis en passant par les autres pays européens, y compris en France et en Italie. Et ce modèle humboldtien est double car il conserve dans une certaine mesure le caractère encyclopédique, mais il affirme aussi l'idée d'une certaine

1. Extraits des débats de la journée d'études organisée par Pierre-Victor Haurens et Edgar Henssiens, et consacrée aux travaux de Laurent Dubreuil à l'École normale supérieure de Lyon, le 3 avril 2013.

expertise ; or ce que va retenir surtout l'institution universitaire, c'est la promotion d'une certaine spécialité.

Sur toutes ces questions, je voudrais dire de manière adjacente qu'il ne faut pas non plus être prisonnier d'un récit historique ; par exemple Ange Politien, qui était un philologue vénitien de la Renaissance, lorsqu'il fait son discours inaugural, en latin, sur son enseignement de philosophie, commence par dire que ses collègues veulent lui arracher les yeux parce qu'il a décidé de mettre au programme un texte de philosophie grecque, sans détenir la chaire de philosophie. Il développe alors toute une parabole avec *Lamia*, qui est une sorte de goule ou de vampire du folklore gréco-romain pour dire ironiquement qu'il doit affronter la même situation avec les philosophes qui fondent sur lui ! Je crois donc très sincèrement qu'on pourrait déplacer mon propos sur d'autres périodes historiques, même si je parle ici d'une époque plutôt récente avec le schéma humboldtien.

L'université rénovée au cours du XIX^e puis au XX^e siècle insiste donc sur la spécialisation et le fractionnement ; si vous êtes marxiste, vous direz que cela fait partie du processus qui se met en place avec le capitalisme en général, mais toujours est-il que ce fractionnement fut dans la recherche un moyen de la découper en disciplines, puis en sous-disciplines. Chaque pays a certes sa propre histoire du découpage de la réalité scientifique, et ce principe-là, qui est dominant, est évidemment en tension avec l'autre principe – de culture générale ou de savoir polymathique. Une des particularités de la France, c'est d'avoir valorisé et dévalorisé en même temps le système polymathique ; une partie de l'enseignement dans les sciences et dans les lettres, notamment dans les classes préparatoires, consistait à valoriser la pluridisciplinarité ; alors qu'à l'université on se spécialise dans une unique discipline. L'interdisciplinarité peut d'une certaine manière s'apparenter à un nouveau principe polymathique, mais il me semble plus juste de dire que ce dernier correspond plutôt à la pluridisciplinarité. Dans l'interdisciplinarité, très souvent, vous avez une vision assez positive des choses, à savoir que lorsqu'on a plusieurs disciplines qui traitent du même objet, alors tout va se compléter. Je reste à titre personnel très attaché à ce modèle polymathique, encyclopédique, hérité de la *paideia* grecque, mais pour moi l'interdisciplinarité signifie et réalise autre chose. *Inter-*, c'était vu généralement comme une intersection entre différentes disciplines, mais je pense plutôt l'*inter-* comme une interruption, c'est-à-dire que les disciplines achoppent, quand vous les poussez dans leurs retranchements ; il y a toujours un moment où cela coince, et cette situation vous dit quelque chose : et sur la discipline, et sur la recherche ou la pensée que vous êtes en train de développer. Donc les disciplines s'interrompent, notamment quand elles entrent en contact les unes avec les autres, elles s'interrompent mutuellement en créant des

brèches les unes par rapport aux autres. Dans la rhétorique traditionnelle américaine sur l'interdisciplinarité, qui est désormais dominante, on parle toujours de « ponts » : entre les disciplines, entre les cultures – si vous pensez par exemple au texte du britannique C. P. Snow sur les deux cultures, la culture scientifique et la culture littéraire, l'idée est bien d'établir des ponts². Mais lorsque personnellement je travaille dans plusieurs disciplines, ce n'est pas forcément pour établir un pont, c'est plutôt pour arriver au point de rupture, au point d'interruption, face au précipice. Comment la pensée s'interrompt-elle, et que fait-on de l'interruption ? Je crains que cette question ne soit indispensable, à un moment ou un autre ; il faut donc penser avec ces lignes de faille. C'est vers cela que nous sommes allés collectivement quand, dans la revue *Labyrinthe*, nous avons mis en avant l'indiscipline, même si nous ne sommes évidemment pas toujours d'accord entre nous. Cette indiscipline qui serait l'exercice négatif du contact des disciplines, l'exercice négatif du disciplinaire, n'est donc pas une dédisciplinarisation ; pour arriver à cet exercice négatif il faut en effet avoir mené de bout en bout l'exercice positif ; mais il me semble par ailleurs que c'est de là que pense le texte littéraire. Pourquoi ? Parce que le texte littéraire parle après les autres discours, dans lesquels il y a la discipline, qui est aussi du discursif ; et ainsi le texte littéraire, en faisant, défaisant et en refaisant les registres discursifs qui lui préexistent, amène nécessairement à des points d'indiscipline. Si une pensée se développe dans la littérature, elle suit en effet un régime épistémique difficile qui consiste tout à la fois à faire le jeu, et à le défaire. En ce sens, l'expérience littéraire du penser est pour moi une forme cruciale d'indiscipline ; non point seulement un exemple, mais un modèle ; et bien sûr, à l'intérieur de chaque discipline on peut atteindre l'indiscipline mais généralement on ne veut pas aller aussi loin que cela, on veut juste masquer la faille.

De ce point de vue, je préfère le terme d'indiscipline à celui d'indisciplinarité. Lorsque nous avons fait paraître le numéro de *Labyrinthe*, en 2003, sur Jacques Rancière, *l'indiscipliné*, et qu'il y a eu ensuite le colloque de Cerisy-la-Salle sur ce philosophe et les Actes qui l'ont suivi, les organisateurs ont repris notre idée mais pour aller dans le sens de l'indisciplinaire et de l'indisciplinarité. Vous trouverez cela par exemple dès la quatrième de couverture. Personnellement ce n'est pas ma direction ; car ce que je trouve problématique quand on parle d'indisciplinaire ou d'indisciplinarité, c'est le risque de refermer cette indiscipline sur un certain mode de disciplinarité. Or je crois que l'indiscipline est provoquée par la disciplinarité, ce n'est pas un mode supplémentaire ; elle est produite et forcément fugace, elle encourt toujours le risque de se redisciplinariser, et je veux garder cet

2. Charles Percy SNOW, *The Two Cultures*, London, Cambridge University Press, 1959.

aspect plus évanescent et plus fragile, avec la rétivité ou la rébellion qui est également induite par le terme d'indiscipline. Dans *The Intellectual Space*³, cet espace intellectif pensé par-delà la cognition ou le cognitif, j'essaie de montrer que cette indiscipline est en rapport avec la manière que nous avons de penser, ou de défaire le cognitif au profit de ce que j'appelle l'intellectif. C'est aussi une façon d'affirmer la place centrale de l'expérience littéraire du penser dans tout ce que je fais, même si parfois je m'éloigne du texte littéraire. Et cette expérience qui m'a été apportée par la littérature, y compris dans sa traduction, trouve une résonance lorsque j'étudie l'architecture universitaire du savoir, ou la manière dont on pense avec notre cerveau, dont les neurones s'allument et se coordonnent, dont on peut transmettre ou partager quelque chose verbalement ou symboliquement. Là aussi je vois que ce qui est de l'ordre de l'indiscipline c'est finalement cet excès du cognitif, du rationnel, qui n'est pas l'irrationnel, le non-cognitif, la rêverie mais qui est l'excès produit par la rationalité, le cognitif, son débordement, son transport, et c'est ce transport-là qui en retour nous fait penser. Or l'indiscipline est un peu du même ordre, et elle a même sa place désormais dans la description du fonctionnement synaptique ; en tout cas c'est ce que j'essaie de faire dans *L'Espace intellectif*.

Edgar Henssien : Vous insistez souvent sur le penser littéraire ; mais quel rapport aurait ce penser avec la tentative d'Heidegger, par exemple, de ne plus parler de philosophie ? Par ailleurs dans *L'État critique de la littérature*, vous ne consacrez que quelques pages théoriques à ce penser littéraire, et vous proposez surtout ensuite des études littéraires, dans vos différents chapitres : cela veut-il dire que ce penser ne peut se faire qu'en pratique, et qu'il ne saurait avoir de théorie générale ?

Laurent Dubreuil : Pendant longtemps, j'ai pensé que le seul ou le meilleur discours à tenir sur le littéraire devait être un discours de lecture des œuvres, pas à pas ; ce que j'ai fait dans *De l'attrait à la possession* et dans *L'État critique de la littérature*. En contrepartie, j'estimais que tenir un discours sur le littéraire, tout brillant qu'il puisse être – comme par exemple les ouvrages de théorie littéraire publiés par Jean Bessière – sans pour autant faire l'épreuve de la lecture de la singularité de telle œuvre par rapport à telle autre, c'était sinon coupable, du moins injuste. Je continue de le penser, même si cela présente deux problèmes. Un problème purement sociologique, et un autre plus épistémique, mais les deux sont en rapport. Pour le problème sociologique, c'est devenu extrêmement compliqué

3. Laurent DUBREUIL, *The Intellectual Space, Thinking beyond Cognition*, Minneapolis/London, University of Minnesota Press, coll. « Posthumanities », 2015, 171 p.

d'intéresser des gens à un propos de réflexion, irrigué par la philosophie, la métahistoire, etc., et surtout par des lectures précises des textes. L'aspect épistémique est ensuite le suivant : malgré tout ce que je pouvais dire, je ne saurais nier le fait que dans mes explications immergées dans le texte, singulières, il y a des sortes de formes ou de récurrences d'idées, d'auteur à auteur, et je suis donc bien en train de développer aussi un discours sinon généralisant, du moins transversal entre les œuvres. Et à partir de ce moment, sans doute y a-t-il une difficulté créée par ma croyance forcenée en la singularité. Je crois par ailleurs qu'il existe effectivement une discipline philosophique, difficile à acquérir, et qui ne s'obtient pas uniquement par des diplômes. Il me semble cependant que sous le nom de *theory*, aux États-Unis mais pas seulement, de plus en plus de gens font de la philosophie continentale à vide, c'est-à-dire de la théorie qui n'est pas littéraire sans relever davantage du niveau d'explicitation attendu de la philosophie. Je me sens donc dans une position difficile car je défends quelque chose qui s'apparente à la *theory*, mais en même temps je ne crois pas complètement dans l'intégrité ni dans la valeur absolue d'une telle orientation. Pour me résumer, on peut développer un discours sur un texte littéraire en le suivant pas à pas, en s'intéressant de près à sa mise en œuvre, et c'est ce que j'appelle dans *L'État critique de la littérature* « le singulatif », mais il existe également sur le littéraire un discours plus collectif, qui saute beaucoup plus rapidement d'un texte à l'autre ; pour que ce discours soit bien fait, il faut cependant qu'un long travail de condensation ait été opéré en amont. Je travaille de plus en plus ainsi : je condense mes propos, mes livres ; parfois un séminaire d'une année correspond à quatre pages, et parfois un article de plusieurs dizaines de pages devient simplement quatre lignes dans un livre.

Pour revenir à Heidegger, je crois que sa position est caractéristique de nombreux philosophes, qui déniaient l'expérience de la pensée à la littérature. Chez Deleuze, la littérature ne pense pas non plus parce qu'il faut la préserver de la pensée. Elle est surtout le lieu du percept. Le concept est donc réservé à la philosophie, chez Deleuze et Guattari ; chez Heidegger on a *denken* et *dichten* comme deux collines qui se font face sans se toucher ; ce qui m'intéresse, en revanche, c'est qu'il y a effectivement dans la pensée des unités de base qui sont de l'ordre du concept, mais dans la littérature le concept est refait et défait, il est ouvert ; à partir de là on pourrait s'intéresser à la manière dont les notions, et pas simplement les concepts se transportent en prenant en compte que chaque transport va modifier la notion en retour.

Pierre-Victor Haurens : Je voulais revenir sur le terme d'« après ». Vous soulignez souvent que la littérature pense, mais dans le même temps vous soulignez que

la littérature vient après, et vous la présentez comme une réponse : à l'histoire, la philosophie, etc. ; mais pourquoi ne viendrait-elle pas « avant », aussi ?

Laurent Dubreuil : Que la littérature vienne avant, c'est le dogme dominant depuis environ un siècle et demi. Ce n'est évidemment pas une absurdité que de penser que la littérature est une sorte de parole de l'origine, ou une origine de l'origine, si l'on est derridien. Mais sans vouloir purement et simplement inverser les choses, je crois en effet que la littérature vient après. Cela signifie d'abord que j'ai une conception du littéraire très liée à la textualité, au verbal. Il faut à mon sens qu'il y ait des formes de parole, des registres donnés, une organisation langagière, des conventions pour que de la littérature apparaisse. Je ne pense pas qu'il ait suffi qu'*homo sapiens* se soit mis à parler pour que du littéraire soit apparu. Et donc en ce sens la littérature vient toujours après. Dans mes livres comme *L'Empire du langage* ou *L'État critique de la littérature*, j'ai souvent accentué la présence de morceaux de philosophie, de psychiatrie, des proverbes, etc., qui se trouvent repris par la littérature mais différemment. Pour moi le littéraire ne se réduit pas à raconter une histoire ; ce qui fait le littéraire, c'est en réalité que des gens ont parlé avant, et que leurs manières de parler se trouvent reprises, déprises, pour faire quelque chose d'autre – produire de la pensée, par exemple, y compris raconter une histoire. Dire que la littérature vient après, c'est donc tracer comment un penser a lieu précisément dans la façon dont le texte littéraire et l'œuvre déplacent et modifient le langage préexistant ; c'est aussi méthodiquement dire qu'en lisant le texte littéraire je n'en reviens pas à un état plus pur, plus antérieur, plus primitif, plus sauvage de la parole, mais à un état qui peut simplement se croire ainsi, comme on en a des milliers d'exemples, et qui n'en reste pas moins, de fait, dans la dépendance d'autres expressions. C'est une question de temporalité, même si cette dernière peut être paradoxale. Le fait que le texte littéraire soit fait de paroles déjà constituées inclut que toute parole postérieure puisse être aussi un avant-coup de la parole littéraire. C'est un double mouvement : chronologique, bien sûr, mais aussi de postériorité interne au déplacement, dans la dynamique du déplacement opéré.

Edgar Henssien : Dans la lecture de vos œuvres « fictionnelles », on retrouve beaucoup de la condensation qu'il y a dans vos essais, et on a une ouverture vers une contemporanéité qui serait de nouveau romantique. Mais vous avez cité tout à l'heure le travail de Jean Bessière. Et nous nous demandions, en lisant votre travail et surtout *L'État critique de la littérature*, si en contrebande vous ne faisiez pas passer quelque chose du statut d'exception de la littérature dans la définition que vous donnez du penser littéraire, en montrant justement que la littérature a

le pouvoir de construire, déconstruire, critiquer d'autres discours tout en étant critiquée par eux. À partir de votre lecture du romantisme, dans *Génération romantique*, on pourrait interroger cette idée d'une exception littéraire dubreuillienne, ou du moins on aimerait revenir sur cette question ou plus précisément sur le débat qui se nourrit aujourd'hui d'un refus de l'exception littéraire, et qui procède d'un rejet de l'écriture de Blanchot. On trouve cela aussi par exemple dans *L'Art comme action* de Philippe Daros, dans *Quel statut pour la littérature?* de Jean Bessière; une vulgate tend ainsi à se dessiner, qui opposerait d'un côté une littérature autotélique, dite blanchotienne, avec un langage qui ne parlerait que de lui-même, à une littérature dite anthropologique, avec une chair vivante des personnages, une puissance de l'intrigue, de la narration, que l'on va chercher généralement hors de la littérature contemporaine française et notamment dans l'espace sud-américain. Il serait donc intéressant de savoir où vous vous situez dans ce débat.

Laurent Dubreuil: *Génération romantique* est certes un livre sur la nécessité, aujourd'hui, d'être romantique, mais aussi sur la nécessité conjointe de ne l'être plus sur certains plans comme l'originaire ou le nationalisme. Maintenant, je ne connais pas très bien ce débat auquel vous faites référence, même si j'en comprends évidemment les tenants et les aboutissants. Je ne le connais pas très bien car je n'ai pas lu tous les travaux de Jean Bessière, pour la raison que je vous mentionnais tout à l'heure; m'intéresse cependant cette sorte de haine de Blanchot, avec lequel j'ai toujours eu personnellement un rapport très complexe. Un de mes amis, Renaud Pasquier, me disait récemment que parmi les écrivains rassemblés autour de la revue *Inculte*, un des ciments les plus forts, c'est, semble-t-il – en tout cas dans leurs discussions – la volonté de « ne pas faire de la littérature comme Blanchot ». Blanchot est ainsi l'épouvantail, et c'est sans doute un symptôme de quelque chose. Je peux donc imaginer que le débat est le suivant: des gens sont stigmatisés comme les personnes du passé, ou les penseurs romantiques sur leur rocher, comme on dit maintenant. J'avais par exemple eu une discussion publique avec Antoine Lilti, qui était à l'époque directeur de la revue des *Annales*, et qui me disait que j'étais anti-démocrate dans la mesure où je considérais qu'il ne se passait pas la même chose, dans un texte littéraire, au niveau du langage et de la pensée, que dans n'importe quel autre texte. Et en effet, pour moi, on ne peut pas prétendre par définition et par principe que tout texte littéraire vaut ni plus ni moins que tout autre texte ou toute autre parole. Si on dit cela, je ne vois pas trop l'intérêt d'enseigner la littérature. Si on pense que toute émission de parole est égale ou comparable, alors autant aller du côté de la linguistique; je crois donc dans une forme d'exception, mais il faut s'entendre sur ce terme. Comme j'ai essayé de

l'expliquer dans *L'Empire du langage* et ainsi que je l'ai repris depuis, notamment dans mon travail récent sur l'intellectif, il n'y a pas un propre du littéraire: lorsque je dis par exemple que la littérature est garante de la signification, cela ne veut pas dire que les mots n'ont pas de signification en dehors de la littérature, ni que la littérature a inventé la signification; je pense simplement que le texte littéraire, et c'est ainsi que je l'approche, est garant de cette signification comme excès de sens, déplacement par rapport à soi-même. Être garant, cela ne veut pas dire qu'on y arrive toujours, ni que quelque chose vous appartient en propre; cela veut juste dire que l'on s'attache à offrir une garantie; donc pour moi la littérature est garante de la signification, et garante d'un penser contradictoire, aussi; mais si l'on entend par exception une absolue unicité, un propre, une séparation complète du reste des autres registres discursifs ou épistémiques, alors je ne suis évidemment pas pour l'exception littéraire.

Quant au langage qui ne parle que de lui-même, quel est le problème dans la littérature de Blanchot? Pour simplifier un peu les choses, il y a eu une discordance entre ce que Blanchot faisait dans ses textes narratifs, et ce qu'il disait dans ses textes critiques, par rapport au statut du langage en particulier; à un moment donné, il a donc essayé de régler cette discordance. Une lettre écrite par Blanchot à Bataille, à la fin des années 1950, et que j'ai trouvée après avoir formulé cette hypothèse dans *De l'attrait à la possession*, exprime précisément l'idée qu'il y aurait en lui une tension et qu'il s'efforce de la régler. Et pour corriger cela, il crée des récits où il ne sera plus question que du langage, ou d'écrire le fait d'écrire. Je peux partager l'énervement qu'éprouvent alors certains de ses lecteurs, je pense que Blanchot a fait là quelque chose qui était compréhensible dans le propre mouvement de son œuvre, pour en résoudre la tension interne, mais qu'il l'a mal résolue et qu'il a alors encouragé tout un pan de textualité française extrêmement circulaire. Mais la clôture du langage, je n'y ai personnellement jamais cru: le langage est, comme la discipline, fissuré, et de la même manière que la discipline en arrive à des points où elle ne peut plus faire son travail, le langage aussi peut atteindre par son expression sa propre carence.

La raison pour laquelle je voulais travailler en sciences cognitives, c'était pour essayer de comprendre comment on pourrait penser non verbalement, puisque c'est là l'hypothèse de base – à savoir qu'il existe de la pensée sans langage, ou décalée par rapport au langage, ou avant le langage. Il faut donc travailler sur le langage, même si cela ne saurait signifier que le langage est la seule chose dont on ait à parler en littérature: il y a certes eu historiquement des gens qui ont défendu l'idée que pour travailler sur la parole et avec la parole, il faut, en plus, parler de la parole. Mais on sait bien que tout texte est son métatexte, tout texte parle de

lui-même, la question est simplement de savoir si c'est là la seule chose qu'il doive faire. Blanchot a sans doute commis une erreur, mais on ne saurait pour autant endosser la dichotomie entre la littérature-monde, avec le vent du sud qui fait battre la voile, et puis l'horrible littérature du bidet ou du deux-pièces cuisine.

Anthony Mangeon : je voulais juste revenir rapidement sur votre question à propos de la littérature du statut d'exception. Pour Jean Bessière, cette littérature est partie du principe – je le cite – que « ce ne sont pas ma pensée et le réel qui dépassent mes paroles et, donc aussi bien les mots de la littérature ; ce sont mes paroles, les mots de la littérature, qui dépassent ma pensée, toute réalité⁴ ». Cette littérature du statut d'exception s'est donc pensée comme « littérature-puissance » capable de représenter la totalité du réel, y compris son acte même de représentation, et elle s'est proposée du coup comme *réponse* alors que pour lui, le littéraire ou plutôt la littérature est davantage un questionnement, et ce questionnement – qu'il appelle la problématique – s'est finalement trouvé hérité ou repris à son compte par la littérature hors du statut d'exception. Dans une certaine mesure, Laurent Dubreuil et Jean Bessière ne sont donc pas si éloignés ; la principale différence réside dans le fait que le premier, notamment dans *L'État critique de la littérature*, défend l'idée que la littérature est avant tout une réponse, tandis que le second y voit surtout un questionnement, qui interroge la complexité du réel, ainsi que « la représentance » c'est-à-dire l'acte de parler au nom d'autrui. Ce questionnement et cette représentance se sont simplement retrouvées, pour Bessière, du côté des littératures marginales : le roman policier, la science-fiction, et ce qu'il appelle les littératures de la colonisation et de la décolonisation, c'est-à-dire *grosso modo* les littératures postcoloniales ou nées d'un contexte colonial.

Laurent Dubreuil : je comprends naturellement qu'on dise que la littérature est un questionnement, mais elle n'en demeure pas moins pour moi avant tout un acte de réponse, de l'ordre de l'affirmation – ni deleuzienne ni derridienne. Et si j'avais à choisir, je serai donc effectivement du côté de la littérature d'exception, j'accepte et j'assume tout à fait ce romantisme.

Anthony Mangeon : En même temps, les textes que tu as discutés ne sont pas toujours dans un tel régime d'intensité. Un autre thème important dans ta pensée, c'est celui de la coprésence. Or dans la littérature il y a aussi coprésence de différents registres, niveaux de langage, et tout ne peut pas être au niveau d'une intensité poétique, il y a aussi du lieu commun, tu en joues d'ailleurs toi-même.

4. Jean BESSIÈRE, *Quel statut pour la littérature?*, Paris, PUF, 2001, p. 98.

Laurent Dubreuil : oui, bien sûr. Mais pour compléter ma réponse, j'ai essayé de travailler, pour un passage dans *Génération romantique*, sur une des *Mazurka* de Chopin, et sur la manière dont ce musicien construit ses morceaux – courts, très complexes dans leur disposition, surtout lorsqu'on les compare à ses *Préludes*. Or quand on étudie les *Mazurka*, on entend bien que c'est le prélude avec quelque chose autour : Chopin a construit la manière dont le prélude va être répété, repris, diffracté, modifié, et tout cela est fait pour que le prélude réapparaisse de temps en temps, et soit serti dans un ensemble. Là, si l'on veut parler au niveau cognitif, on est dans une démarche intellectuelle où la question du langage intervient mais de manière moins directe que dans la production verbale. Mais vous avez le même type de construction : c'est-à-dire que chaque fois que réapparaît le thème, c'est un travail sur l'intensité. Et pour que cela apparaisse de manière intense, il a fallu mettre du lieu commun, ajouter des notes, faire une surprise. C'est donc la manière dont on produit l'intensité qui m'intéresse. Et bien sûr qu'il y a des formes plus propices à cela que d'autres – de là mon ennui grandissant vis-à-vis du roman.

Anthony Mangeon : Mais ce qui t'ennuie, c'est le narratif en fait.

Laurent Dubreuil : tout à fait ! C'est pour cela que mes romans préférés, au XIX^e siècle, sont *Les Hauts de Hurlevent* ou *Sylvie*, des romans plus poétiques que narratifs.

Anthony Mangeon : Quand tu parles d'intensité, tu parles donc aussi d'expérience de la littérature : qu'est-ce qui s'éprouve alors dans le présent de la lecture, comment nous met-il en coprésence d'un présent de l'écriture, comment plusieurs présents peuvent-ils se mêler ? Un des enjeux de ta critique et de ta réflexion sur la possession, c'est l'expérience que nous pouvons en faire, et la littérature s'éprouve, avant tout autre chose.

Edgar Henssien : Est-ce que l'on pourrait revenir une dernière fois sur la notion de réponse ?

Laurent Dubreuil : Ce que permet la réponse aux autres textes, aux autres modes de pensée, c'est notre expérience de déplacement dans le penser. D'où le fait que j'ai commencé ma carrière d'interprète littéraire avec la question de la possession : je voulais remettre en question et en circulation la lecture, dans son expérience, et dans l'expérience de modification qu'elle représente, alors que les gens de ma génération travaillaient avant tout sur les genres – l'essai, le roman à thèse, les mémoires...

Avec des éléments discursifs, des éléments narratifs, des éléments conceptuels qui normalement ne vous transportent pas, dans le texte littéraire vous êtes finalement transporté, vous êtes possédé, vous êtes hanté. C'est là un premier type de réponse qui vous change. Mon but est de transmettre avant tout cette forme d'enthousiasme qui est uniquement possible et entretenue par le contact avec le texte.

Après, il y a un deuxième type de réponse, qui me soucie en tant qu'auteur de textes théoriques ou savants, et qui est d'ordre épistémique: si ce que l'on vient de dire est possible, qu'est-ce que cela nous dit sur l'architecture du discours savant, sur l'intégrité du concept, la manière que l'on a de penser avec des mots, et qu'est-ce que cela nous dit à nous en tant que praticiens non pas seulement de la critique littéraire, mais tout simplement du discours? Quand on a atteint certains domaines de sciences expérimentales, le discours est très restreint mais les littéraires ont quant à eux vraiment les mains dans le cambouis discursif. On est dans du discours, on produit du discours; est-ce qu'on peut considérer que la manière qu'a la littérature et de penser et de créer verbalement est une expérience qui ne doit pas avoir d'incidence sur la manière dont nous produisons du discours?

Enfin un troisième ordre de réponse, ce sont les réponses singulières: les œuvres ne pensent évidemment pas toutes pareil. C'est ce que j'ai exploré dans *L'État critique de la littérature*: voir comment tel problème, telle notion vont être traités par tel ou tel auteur, en sachant qu'ils ne seront pas d'accord. C'est d'ailleurs le principal problème que j'ai actuellement avec le récit théorico-politique de Jacques Rancière, qui veut à tout prix charger la littérature moderne, romantique et post-romantique, de la nécessité de faire démocratie et qui doit donc forcément, dans tous les textes qu'il étudie, trouver cette institution de la parole démocratique, même si cela m'apparaît très compliqué. Pour moi il y a au contraire des réponses qui ne sont pas nécessairement compatibles les unes avec les autres.

Transcription: Anthony Mangeon